

Le septième tableau

Vincent Jacob



Le septième tableau

Vincent Jacob

Le septième tableau

Roman

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2011
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06282-2
ISBN pdf : 978-2-220-02270-3

Sur la Fondamenta qui va vers la Madonna dell' Orto et San Marsilian, il y a un palais avec une croix teutonique, une rose et un chameau de pierre. Nombreux peut-être sont ceux à qui cela ne dira rien, mais si l'on est Vénitien de cœur, on comprend tout de suite que derrière un symbole teutonique se cache sûrement une énigme; une rose qui s'enroule autour d'une croix ajoutera au mystère. La présence du chameau finira de séduire totalement l'âme d'un Vénitien, infiniment portée vers ce qui intrigue.

Hugo Pratt, *Fable de Venise*

Chapitre I

Il faisait nuit avant la nuit. J'errais entre les toiles de la galerie du Fleuron auxquelles je ne prêtais plus la moindre attention. Plusieurs fois, j'étais revenu coller mon front contre les portants de la fenêtre donnant sur la vigie du port de Honfleur. Une croix striait maintenant mon front, tant je m'étais appuyé pour déceler au-dehors ce que je ne parvenais pas à trouver en moi-même : une explication sensée. Derrière moi, sur une table, un télégramme chiffonné m'annonçait la disparition à Venise de mon peintre fétiche.

Cela faisait plus de neuf mois que Dorian s'était installé sur les bords de la lagune. Il y était retourné ; une fois de plus. Venise imprégnait son style et déteignait sur sa personnalité. Il avait parlé avant son départ, d'une condition pour ne pas se perdre. J'avais vu dans ce choix le moyen de régénérer ce style pictural vaporeux qui caractérisait tous les sujets du peintre. Je n'avais pas eu à m'en plaindre. Les œuvres que j'avais reçues depuis son départ semblaient habitées par une force saisissante, inhabituelle chez lui. De plus, il me faisait parvenir ses tableaux au rythme régulier d'un toutes les six semaines, avec une discipline que je ne lui connaissais pas. Je m'étais félicité de cette nouvelle lumière qui traversait ses

dernières toiles, de ces itinéraires inédits dans le dédale des canaux qui accouchaient de nouvelles perspectives, de nouveaux personnages, d'une nouvelle texture de couleurs. Une Venise plus secrète, plus intimiste, semblait se livrer à lui. Et puis soudain plus rien. Plus une nouvelle, plus un contact.

J'avais envoyé des lettres, puis des télégrammes qui étaient restés sans réponse. J'avais tenté de joindre par téléphone le propriétaire du palazzo Priuli où le peintre séjournait, sans parvenir à lui parler. Dorian avait bel et bien disparu. C'était la conclusion froide du télégramme que m'avaient adressé les carabinieri de Venise après avoir inventorié méthodiquement les affaires personnelles abandonnées sur place. J'avais été averti en même temps que le consulat de France, mais c'est vers moi que la police se tournait pour de possibles explications. J'apparaissais comme le seul lien identifié avec Dorian. Le peintre était sans attaches, trop jaloux de sa liberté. Il avait fait le choix des rencontres sans promesses, se satisfaisant d'une connivence passagère avec des modèles d'un jour, trop éphémères pour laisser leurs traits à l'une de ses compositions. Pas une maison, pas même un atelier fixe. Dorian emmenait dans son baluchon ses couleurs, ses toiles et les pigments d'une vie d'errance, libre de se projeter tout entier dans son prochain tableau. Je me retrouvais désormais en charge de rassembler les pièces éparses d'une vie d'artiste et de lui donner sens.

Je mesurais le chemin parcouru depuis la première fois où nous nous étions rencontrés dans un bar de Barbizon. Avec sa barbe mal taillée, ses cheveux bouclés en pagaille, Dorian ressemblait un peu à un homme des bois. Il faisait plus vieux

que son âge, les traits épais et les sourcils batailleurs, la mâchoire massive éclairée par un sourire inattendu, un regard bleu rêveur presque enfantin sous une mèche espiègle parfois sale. Sa stature trapue et les paumes larges de ses mains suggéraient l'artisan un peu fruste. Je l'avais cru, au premier abord, maréchal-ferrant ou charpentier. Le talent de l'homme m'avait ensuite autant frappé que sa présence. Le premier, j'avais cru en lui. Dorian ne l'avait pas oublié, exprimant sa gratitude à sa manière, pudiquement. Une connivence profonde nous unissait, bâtie sur l'estime et le non-dit, la différence de caractère et la complémentarité parfois rassurante que celle-ci procure. Par procuration, j'avais vécu ses audaces comme l'oxygène me permettant de supporter la vie trop étroite où je me confinais avec application, pour me prémunir de mes démons.

Au dernier étage de la maison, au-dessus de la galerie, je m'étais aménagé un petit appartement avec un lit-bateau calé dans la sous-pente et une cuisine américaine éclairée par une lucarne donnant sur le Vieux Bassin. Des murs blancs entrecoupés de poutres apparentes, un point de vue sur des voiliers en partance, c'était mon refuge de casanier. Depuis déjà près de dix ans, j'avais choisi le secours du rêve au désordre de l'aventure, voyager en pensées par le jeu inattendu des couleurs et la magie des rencontres avec des artistes habités. Ce soir-là, trop agité pour espérer trouver un quelconque repos, je sortis d'une remise les toiles reçues de Venise et les disposai autour de moi. Six tableaux se trouvaient là réunis. De mon lit, mon regard passait d'une toile à l'autre, tentant une laborieuse mise en perspective par

rapport aux autres tableaux de Dorian sur Venise que je connaissais. Je m'étais remis à fumer, rompant un sevrage qui n'avait que trop duré. À travers les volutes, je tentais de m'immerger dans une brume étrangère. J'essayais, en vain, de deviner une chronologie, la correspondance d'un or ou d'un carmin, le reflet d'un même vitrail, le sens d'un itinéraire. Venise ne brillait plus que des seuls reflets des éclairages sur l'eau du bassin, la noirceur et la pénombre de la nuit remontaient lentement le cours de mes pensées me ramenant dans les méandres d'un passé refoulé. Moi aussi je n'avais pas été loin de me perdre. Une addiction malade, un trouble compulsif, avait-on diagnostiqué pour dépeindre le délire du collectionneur qui m'avait conduit jusqu'au vol. La vente de tableaux, laisser filer entre ses mains des œuvres relevaient de la thérapie. Peu à peu j'avais réussi à transférer sur des artistes vivants, et Dorian en particulier, la passion que je vouais à des chefs-d'œuvre en théorie inaccessibles. De cette période tourmentée, je gardais précieusement caché un petit Caravage, peintre dont la vie tumultueuse l'avait conduit jusqu'au crime et avec lequel je me sentais l'affinité des affranchis.

Un cri soudain me sortit de ma torpeur, un frisson le long de mon dos. Dans le délire de mon imagination, je venais de voir Dorian se faire dévorer vif par un lion de Saint-Marc. Témoin de la scène, je n'étais pas parvenu à l'empêcher, malgré mes mises en garde hurlées à distance. La menace du fauve s'était faite plus prégnante. Implacable, il s'était jeté sur lui. Impuissant, j'avais assisté au calvaire de mon ami. Le sang, jailli du torse lacéré par les coups de griffes, maculait d'écarlate la robe blanche du félin de pierre. Son crime signé,